

BS





207

SAINTE TÉRÈSE

PAR

CONSTANT LE CHARPENTIER

Préface de JACQUES DEBOUT

LIBRAIRIE DES "CAHIERS CATHOLIQUES"

BOTTERAU, ÉDITEUR

10 et 11, rue de Mézières, PARIS (VI^e)

MCMXX

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

SUR D'ANCIENS THÈMES (poésies). *Épuisé.*

SAINTE TÉRÈSE

PAR

CONSTANT LE CHARPENTIER

Préface de JACQUES DEBOUT

LIBRAIRIE DES "CAHIERS CATHOLIQUES"

BOTTERAU, ÉDITEUR

10 et 11, rue de Mézières, PARIS (VI^e)

MCMXX

PRÉFACE

LA VALEUR HUMAINE DES SAINTS

L'étude de Constant Le Charpentier sur sainte Thérèse est une belle contribution à l'effort tenté pour faire resplendir la valeur humaine des Saints. On ne lit plus guère la Vie des Saints en famille. Mais lit-on encore en famille ? Je sais bien qu'aux veillées, les fronts sont encore penchés sur du papier noirci : le père a son journal, la mère a son feuilleton, la fille a son roman et le fils n'est pas là. Ce n'est pas une lecture en famille et ce n'est probablement pas une lecture... Quoi qu'il en soit, les Saints sont loin, même quand leurs statuettes s'ennuient sur une console. J'ai peur qu'un Saint dont on ne sait pas les exemples et qu'on prie encore à la manière dont on invoque un spécialiste, ne soit pas beaucoup mieux qu'un fétiche. Un jour que je glorifiais la Sainteté dans le Midi, beaucoup de mes auditeurs me tournaient le dos pour dévider leurs Rosaïres à saint Antoine de Padoue. Et je n'ai jamais su si c'était le fruit de mes paroles ou si c'en était l'avortement.

Cela signifiait peut-être une fois de plus qu'on ignore ou qu'on méconnaît les Saints. Faut-il s'en prendre à l'hagiographie elle-même ? D'édifiants récits où s'emmêlent la Légende et l'Histoire ont ravi les âmes simples et inquiété les autres. Les traditions populaires jadis, impopulaires aujourd'hui, ont surtout retenu les prodiges, dont s'effare le naturalisme de cette heure. Certains de nos contemporains se sont fait un devoir

de sarcler un peu ce Jardin des Miracles et de mettre l'esprit critique au service du surnaturel. D'autres, moins historiens et plus artistes, ont avec plus ou moins de candeur continué d'être éblouis par l'or des légendes. En fait, si le Peuple n'a retenu des Saints qu'un utilitarisme intermittent, les lettrés et les dilettantes leur demandent le secret des civilisations révolues et des émotions oubliées. Pour peu qu'on soit catholique il faut en implorer encore des leçons éternelles et, pour peu qu'on vive dans la contradiction de l'heure, il faut solliciter leur témoignage.

Notre époque est bâtie sur une croyance, vieille comme le Paradis perdu, à la valeur humaine : « Vous serez comme des Dieux », chuchote toujours l'immortel Serpent. Que l'Homme soit grand, Pascal n'y contredisait pas, lui qui savait si bien sa misère. Et nous aurions tort, nous autres, de le vouloir rapetisser, qui sommes conformés à l'image divine. Au lieu de discuter et de distinguer, une apologétique simple, brève et triomphante se contentera d'évoquer les Saints.

Des êtres *minimés*, patoient les promulgateurs de morale civique.

Cependant il y a dans le Monde un monument énorme de pensée qui est signé des Saints. Aucune civilisation ni aucune doctrine n'a réalisé un effort approximatif. La raison en est étrangement simple. C'est en se purgeant de ses appétits qu'on se spiritualise et qu'on s'universalise. L'homme de pensée, consciemment ou non, se met à l'école des Saints pour sortir de son moi inférieur et monter jusqu'à son cerveau qui est son balcon sur le Monde. Mais dans le Saint véritable, la pensée est d'autant plus large *qu'elle aime* !. Elle a, étant de la Charité encore, la double et unique amplitude de l'Humanité et de Dieu. Le Dogme la retrécit, grondait M. Homais dans les six pieds carrés de son officine. Comme si une pensée trouvée n'était plus une pensée, comme si la vérité acquise n'en valait pas la recherche, comme si d'avoir des pôles lumineux au globe de son intelligence ne facilitait pas

l'exploration, comme si la joie d'y voir n'excitait pas le désir de voir davantage et de partager sa lumière, comme si enfin la ferveur pour une Doctrine vivante ne multipliait pas jusqu'au prodige l'activité spirituelle.

Un Saint est toujours une Intelligence supérieure, même s'il naquit peu doué et s'il se défie des prestiges de l'esprit. C'est d'abord qu'il est humble et que l'humilité est une aptitude à comprendre; c'est qu'ensuite il n'est pas charnel et que les cœurs purs voient; c'est aussi qu'il n'a pas le droit d'enfouir un seul talent; c'est encore que sa Religion n'est pas une consigne, mais un ensemble de pensées qu'il doit approfondir et puis faire accepter. Pour s'agenouiller et faire agenouiller les autres au bord du Mystère, il faut en rendre accessibles les marches de Clarté. Un saint curé et un saint catéchiste ont une intensité de vie intellectuelle qui effraierait des philosophes.

Bref le Saint est un maximum d'intelligence parce qu'un maximum de liberté. Les autres grands hommes sont souvent de grands esclaves. L'Histoire frémit toute du bruit de leurs chaînes. Le stoïcien défiait le Monde et la Douleur mais il les défiait du fond de son orgueil — un cachot encore. Le Cynique foulait aux pieds l'orgueil de Platon — ses tapis — avec l'orgueil de Diogène — ses loques. Les plus puissantes individualités, si elles n'ont pas leur norme et leur idéal en dehors d'elles mêmes, sont toujours leurs prisonnières et ne s'appartiennent plus pour trop s'appartenir. Le Saint pour être le Serviteur d'une pensée universelle est incomparablement son Maître. Docteur, apôtre, contemplatif, thaumaturge, frère et sœur de Charité en accomplissant la Volonté de Dieu devenue la sienne, il fait vraiment tout ce qu'il veut. Rien ne l'arrête. Les prodiges de sa vie sont des dons célestes, oui; mais ils sont le terme à la fois surhumain et logique de son ascension humaine. Si notre époque voulait se donner la peine d'être conséquente! même incroyante, elle admirerait jusqu'aux excentricités

de quelques Saints. Elle admirerait l'ascétisme le plus déconcertant des Thébâides, les contemplations et les visions les plus inouïes des Mystiques, puisqu' au demeurant tout cela a présupposé un miracle humain de Volonté.

Mais les dévots de la Valeur humaine le sont encore plus de la Médiocrité. La personnalité leur fait peur. Le Catholicisme dont ils redoutent l'étroitesse n'a pas hésité à glorifier les tempéraments les plus divers et les plus extrêmes. Eux au contraire, se scandalisent de tout ce qui dépasse les conventions et de tout ce qui contrarie l'uniformité. La lèpre du pur égalitarisme ronge leur pauvre jugement. Au fond, leur haine du Surnaturel est l'effroi de l'extraordinaire. Ils déclareront que le Mysticisme relève de la pathologie, parce qu'ils ne veulent hausser ni élargir les frontières de leur connaissance et parce qu'après tout, ils redoutent de voir l'Homme trop grand. L'homme, maître de la matière, plus encore en dehors d'elle, au dessus d'elle, l'homme franchissant d'un bond prodigieux le cercle à moitié ténébreux du raisonnement, arrivant jusqu'à l'experimentalisme spirituel, jusqu'à la perception directe du divin — voilà pourtant qui laisse très bas les autres sciences et les autres gloires.

Si j'étais Libre-Penseur et féru de l'Humanité, avec quelle gratitude je regarderais non seulement les Saints, qui ont été des héros de philanthropie, mais encore ceux et celles qui se sont révélés des prodiges de contemplation et d'amour. Je ne voudrais pas à toute force étiqueter leurs états sublimes par des termes d'argot médical. Et, si je ne pouvais croire à l'objectivité de leurs visions, j'accepterais cependant comme le plus bel enrichissement du trésor humain et peut-être comme la promesse d'une science incomparable, ces états supérieurs qui sont une efflorescence du Mystère. L'amour d'une Sainte Thérèse, plus pur, plus fort, plus éblouissant qu'aucun amour, même en rêve, ne le fut jamais, amour *inconnu dans aucune religion, dans aucune ambiance, amour désincarné* qu'aucune passion charnelle n'égalait, fut-ce la plus terrible,

l'amour de Thérèse et de tous les Saints, n'eût-il pour objet qu'un Christ mort, serait encore la plus haute cime du monde moral. Aimer à ce point, à cette hauteur, c'est faire de la créature quelque chose *de divin* — *même si Dieu n'existait pas* !

Ainsi pourront penser beaucoup de nos contemporains libres-penseurs, pourvu qu'ils pensent. Seulement penser ainsi, c'est s'appréter à croire. Voilà pourquoi nous essayons de souligner la valeur humaine des Saints. Ce trait de lumière n'est-il pas un des meilleurs chemins vers Dieu qui a tellement magnifié l'homme ? En tout cas la valeur humaine des Saints est pour notre foi un motif de rester fière devant des négations qui ne sont qu'orgueilleuses. A ceux qui se vanteraient insolemment d'avoir eu Charcot, nous répondrions en souriant « Nous, nous avons toujours saint François d'Assise et sainte Thérèse ».

Jacques DEBOUT.

« Je ne puis, certes, ny veuc, ny dois escrire,
que ce qui a desja esté publiè par nos prédéces-
seurs sur ce sujet ; ce sont les mesmes fleurs
que je te présente, mon lecteur ; mais le bouquet
que j'en ay fait sera différend des leurs, à raison
de la diversité de l'ageancement dont il est
façonné. »

S^t François de Sales.

SAINTE TÉRÈSE

Barbey d'Aurevilly a dit excellemment « qu'être saint c'est être plus que tout, c'est un déclassement sublime de l'humanité » (1).

Cependant il est deux écueils à éviter également quand on entreprend la tâche difficile de parler des Saints. Le premier, c'est de les mettre tellement au-dessus de l'humanité qu'ils paraissent en dehors d'elle, au point qu'on se demande, selon l'expression de Mgr. Dupanloup, « si ce sont là des hommes, des fils d'Adam, de chair et d'os comme nous (2) ». — Le second, c'est de les rabaisser pour mieux les mettre à notre taille et à notre portée, dans le but de nous les rendre plus sympathiques, pour les faire encore plus qu'ils ne le sont « l'un d'entre nous » ; — ou encore sous des prétextes d'art ou de littérature.

C'est surtout à ce dernier penchant que se laissent parfois entraîner quelques néo-chrétiens, ou certains littérateurs en veine d'un sujet religieux. Même Lacordaire n'a pas échappé à ce défaut puisqu'il s'est attiré le reproche d'avoir fait de sa *Sainte Marie-Madeleine* « un roman d'amitié ». Et plus récemment quelques-uns n'ont-ils pas accusé Louis Bertrand de romantiser à outrance saint Augustin !

Sainte Tèreèse, et c'était fatal, a eu le même sort quand le peintre Gérard fit son fameux portrait. On y voit une « belle sainte à genoux, avec sa blancheur de rose macérée, son œil Espagnol qui garde sous la neige du calme bandeau un peu trop de cette mélancolie qui ne vient pas de Dieu, car il n'en vient nulle mélancolie, et ces mains de fille noble qui, jointes très correctement sur le sein, disent aussi un peu trop à la bure sur laquelle elles tranchent qu'elles étaient faites pour la pourpre. » Mais on ne reconnaît pas là sainte Tèreèse, et « l'on cherche en vain dans cette aristocratique religieuse agenouillée la Mystique dont l'âme, à force d'énergie, détruisit le corps ».

(1) Barbey d'Aurevilly : *Les Œuvres et les Hommes*.

(2) Voir à ce propos la belle lettre de Mgr Dupanloup, en tête de la *Sainte Chantal* de Mgr Bougaud, sur la manière d'écrire la vie des Saints.

Que dire aussi de cette pièce que joua naguère la plus réputée de nos tragédiennes, et qui mit en scène sur un théâtre de Paris « *La Vierge d'Avila?* » (1) Il y fut surtout question d'un personnage conçu par l'imagination du dramaturge, mais très peu du personnage réel.

Il ne faut cependant pas trop se plaindre de ce travers, ni des diverses fantaisies auxquelles donnent lieu les saints. D'abord parce que « quelques-unes sont très jolies » (2), et puis parce qu'elles ont le mérite de montrer que l'art et la littérature peuvent trouver dans les Saints un sujet intéressant.

Pour nous, évitant également de perdre sainte Tèreise en de lointaines nuées, ou d'oublier à dessein quelques hautes vertus, nous essaierons de la regarder en face, respectueusement, à hauteur de Saint. Et nous verrons que faire ainsi c'est peut-être tout simplement regarder à hauteur d'homme, dans la pleine et noble acception de ce mot. Car les Saints sont les types parfaits et complètement développés de l'humanité. Ni en haut, ni en bas, ils sont d'entre nous ; ils sont à notre portée ; on peut les toucher.

Puissions-nous faire toucher sainte Tèreise presque aussi réellement que la touchait son amie la bonne sœur converse Anne de Saint-Barthélémy. Nous verrons, en tout cas, qu'elle s'y prête avec une bonne grâce exquise. Nous pouvons causer avec la grande Inaccessible, et parfois même nous enhardir avec elle jusqu'à la familiarité...

I

« Sur les âpres cimes d'une sierra dominant les Castilles, le Léon et l'Estramadure », celle qui devait être l'une des plus grandes saintes, Tèreise de Ahumada, naquit le 28 Mars 1515. « Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté de Dieu, dit-elle aimablement, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents, tous excepté moi » (3). Sa petite enfance s'écoula sans faits extraordinaires. Pourtant, à l'âge de sept ans, lisant en compagnie de son frère Rodrigue la Vie des Saints, l'envie lui prit de les imiter. Et, comme les enfants « jouent au Théâtre » quand ils ont vu des forains sur la place du village, comme

(1) *La Vierge d'Avila*, au Théâtre Sarah-Bernardh.

(2) H. Joly.

(3) *Sa Vie*, par elle-même.

d'autres s'accoutrent de linges blancs et veulent « dire la Messe » sur la cheminée en revenant de l'Église, comme actuellement ils « jouent à la guerre », la petite Espagnole voulut jouer aux Martyrs. Elle conçut donc le dessein de s'en aller chez les Maures avec son frère pour qu'ils voulussent bien les martyriser aussi... Mais dès les premiers pas un parent les rencontra et les fit rentrer à la maison. « Devant la réprimande maternelle Rodrigue s'excusa, quoique plus grand, en rejetant la faute sur la *nina* (sur la petite) qui avait imaginé cela » (1). — Ne pouvant être martyrs ils se résignèrent à jouer aux ermites dans le jardin...

Mais cette première ferveur ne tarda pas à s'affaiblir. « Vint le moment, écrit sainte Tèreſe, où mes yeux s'ouvrirent sur les grâces de la nature, et Dieu, disait-on, en avait été prodigué envers moi » (2). Elle a marqué d'ailleurs plusieurs fois l'éveil de cette beauté qui dut lui attirer les flatteries des jeunes gens, et auxquelles, comme toute jeune fille, elle n'était pas insensible : « Mon fils, disait-elle plus tard à un religieux, quand j'étais jeune on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru... » Aussi, aux compliments qu'on dut lui faire, à la lecture de quelques romans de chevalerie qui traînaient à la maison, à la fréquentation de quelques personnes mondaines qui venaient en visite dans sa famille, Tèreſe devint coquette !... Elle n'épargna à cet égard aucune des inventions de la vanité pour lesquelles, à l'en croire, elle était « fort ingénieuse ». Et comme elle avait voulu, toute petite, imiter les Saints, elle essaya, plus grande, d'imiter les gens du monde. On la vit alors aimer à avoir les mains très blanches, le teint frais et agréable, les cheveux frisés et ornés, les habits propres et à la mode, et à n'être jamais sans quelque parfum... (3) Quelqu'un même, qui la vit alors, précise que tel jour la jeune Espagnole portait « une robe de couleur oranger, bordée de velours noir ».

Comme il semble qu'on la voit, et qu'elle est donc proche de nous à ses débuts, celle qui devait être si grande parmi nous ! « Dès l'origine rien n'annonçait dans ses facultés éphémères qu'elle était plus qu'une jeune fille, — la jeune fille type, la jeune fille éternelle, la charmante et volage combinaison de poussière rose, qui croule si vite en cendres

(1) H. Joly : *Sainte Thérèse* (Lecoffre).

(2) *Sa Vie*, par elle-même.

(3) P. Giry. *Vie des Saints*.

grises sur nos cœurs ! Légère comme la robe qu'elle portait, et dont elle aimait l'éclat ou la grâce, vaine comme les romans qu'elle lisait, heureuse de plaire, inclinant comme la fleur au vent aux conversations frivoles, elle avait les défauts de son sexe, ces défauts presque impersonnels, mais dont elle s'accuse dans sa *Vie* comme s'ils n'appartenaient qu'à elle seule !... Elle fut peut-être, qu'on me passe le mot, dit Barbey d'Aurevilly, quelque chose comme une Célimène en herbe ; ce n'est pas assez dire ! comme une Célimène en fleur » (1).

Cependant Térésè perdit sa mère de bonne heure. Son père la mit alors en pension chez les religieuses de N. D. d'Avila où sa piété, un instant affaiblie, reparut. Mais elle ne songeait nullement à se faire religieuse. Elle nous confie même qu'elle rêvait plutôt de « quelque honorable alliance. » Bientôt une maladie l'obligea à sortir du couvent et à revenir chez elle pour se soigner. Un oncle, rencontré pendant sa convalescence, eut alors sur elle, par ses exemples et ses conversations, une grande influence. Il éveilla en elle l'idée de la vie religieuse. Cette idée ne devait plus la quitter. Elle fut même renforcée encore par quelques lectures, notamment celle des Epîtres de saint Jérôme. Ces épîtres par lesquelles le Saint « avec tant de feu et tant de flamme, une ironie si puissante à l'égard du monde, une émotion si pénétrante dans l'éloge de la vie sainte, sut gagner à l'ascétisme des patriciennes comme Eustochie et Paula (2) », achevèrent de décider Térésè à se faire religieuse.

C'est à vingt ans qu'avec une grande émotion de quitter sa famille elle entre au monastère de l'Incarnation de N. D. du Mont Carmel. Elle y fit pieusement son noviciat et fut admise à prononcer ses vœux. Mais l'Incarnation n'était pas soumise à la clôture : on pouvait, suivant la coutume d'alors, recevoir au parloir les gens de la société polie d'Avila. D'autre part la jeunesse et la grâce de Térésè lui valaient l'indulgente affection des vieilles religieuses. Si bien que, mal gardée par une règle relâchée, Térésè, une fois encore, se laissa entraîner à la dissipation et aux vanités. Ce sont peut-être de bien gros mots, mais c'est elle qui les emploie ! Sa dissipation et ses vanités, c'est « une certaine liberté d'allures, une certaine indépendance dans l'emploi de son temps ». Elle pare son oratoire, elle s'applique à de jolis travaux, car, dit-elle,

(1) Barbey d'Aurevilly. *Loco citato*.

(2) H. Joly.

« j'avais le vain talent de réussir dans ces choses qui sont un titre d'estime dans le monde ! » Elle reçoit au parloir, et se lie même tellement avec une jeune personne qui venait la visiter que ce commerce lui fit abandonner l'oraison pendant un an. Sans doute ces choses mondaines dénotent une âme encore peu tournée vers son Dieu. Mais elles n'allèrent jamais, comme elle l'affirme elle-même, jusqu'aux fautes graves. Elle nous confie, avec sa grâce habituelle, qu'elle n'avait en tout cela « que l'intention de passer le temps agréablement et de se réjouir... » Comme elle est donc encore loin, cette petite religieuse frivole, de la grande héroïne qui n'aspirera qu'à mourir, et qui ne comptera ses jours qu'autant qu'ils seront marqués de souffrance !..

Il lui fallut un appel direct de Dieu pour la détacher de toutes les distractions qui faisaient obstacle à sa perfection. Pourquoi la voix de son Maître lui parut-elle, ce jour là, si claire, si persuasive, si péremptoire ? Peut-être parce qu'elle avait fait dans son âme un silence pareil à celui de Pascal, dans la nuit fameuse où il sentit « *Jésus-Christ* ». Dieu fit comprendre à Tèreſe « de n'avoir plus aucune amitié avec les hommes. » Et alors, ce fut un réveil immense !.. La tristesse et la confusion de Tèreſe furent infinies quand ses yeux se dessillèrent sur le temps perdu, sur le temps volé à Notre-Seigneur. Elle se reprochera toute sa vie ce délaissement du Christ comme un crime ! Un de ses biographes emploie, pour faire saisir la peine de Tèreſe, une comparaison familière : « Une jeune femme récemment mariée, dit-il, se laisse retenir sans nécessité loin de son mari. Bientôt elle se rappelle qu'une tendresse peu ordinaire avait présidé à leur union, et elle écrit : « Que d'instantſ de bonheur, que nous avions rêvés, perdus par ma faute ! » Un tel cri ne peut donner qu'une faible idée de celui que poussa si souvent la grande carmélite en demandant pardon à Dieu de l'avoir si facilement et si longtemps délaissé. »

Elle reprit alors l'oraison et ne l'abandonna plus. Elle s'engagea dans la voie somptueuse de l'amour, cette voie des mystiques où plus de souffrance acceptée ou demandée ne sert qu'à marquer plus d'amour. Pendant vingt ans elle ne cessa de monter, et elle atteignit les plus hauts sommets de la sainteté. Nous essaierons plus loin de montrer son ascèse, d'explorer ses états d'âme et de dégager sa « physionomie », comme dit Hello. Car la sainteté n'est pas un moule uniforme, elle n'ôte pas aux Saints leur individualité. Sous leur auréole ils restent des hommes. Un Saint ressemble peut-être moins à un

autre Saint qu'un universitaire à un autre universitaire. — Nous essaierons aussi de montrer par quelles faveurs et quelles lumières Dieu récompensa les efforts et les mérites de sa servante. Mais nous voulons d'abord la suivre dans ses œuvres.

Car, lorsque Dieu l'eut bien préparée, lorsqu'il l'eut aussi bien éprouvée pendant vingt ans, et qu'il sut enfin à quelle âme il avait affaire, sur combien d'énergie et sur combien d'amour il pouvait compter, il lui confia la mission de réformer le Carmel. Tèreise soupirait d'ailleurs elle-même après un genre de vie plus parfait que celui de l'Incarnation. Elle se mit donc en devoir de rétablir l'ordre du Carmel en sa primitive observance. Pourquoi s'attarder au récit des obstacles et des oppositions qu'elle rencontra avant de créer le premier monastère du Carmel réformé : Saint Joseph D'Avila ? On se doute bien, puisque c'est la coutume, qu'elle se heurta à tout et à tous, même à ses sœurs, même aux évêques, même au pape !.. Mais elle était d'une trempe à leur tenir tête. Et d'ailleurs qui eût pu résister, puisqu'au rebours du proverbe (et ce n'est pas diminuer sa force), ce que Dieu voulait cette femme le voulait !..

Avec plus de luttes encore, mais avec le même succès, elle réforma de même les couvents d'hommes, les Carmes, qui devinrent les Carmes Réformés, constituant une province séparée des mitigés. Le grand saint Jean de la Croix, le collaborateur et l'ami de sainte Tèreise, un des maîtres avec elle de la vie mystique, fut la première illustration du nouvel Ordre.

Puis, cette double réforme accomplie, Tèreise confirma et développa son œuvre par de nombreuses fondations. Au milieu de fatigues et de contradictions de tout genre, elle sema à travers l'Espagne trente-deux monastères de son ordre. Elle ne fit pas que les créer, elle dut les administrer et les gouverner. Et ce n'est pas un de nos moindres étonnements de voir combien cette grande mystique fut en même temps une femme de bon sens pratique et de solide raison. Son livre des « *Fondations* » nous révèle, selon l'expression de Barbey D'Aurevilly, « une des plus majestueuses femmes d'Etat qui se soient assises par terre ou sur un escabeau au lieu de s'asseoir sur un trône. » Aux seuls regards humains l'œuvre qu'elle accomplit fut prodigieuse. Mais nous savons bien d'où lui venait son énergie. Le Seigneur lui avait dit un jour : « Tu prendras soin de mon honneur ! » Elle qui tenait de sa famille et de sa race un si grand culte de l'honneur, s'y dévoua jusqu'à mourir !

Et rien n'est plus sublime dans sa simplicité, nul dénouement des plus grands drames n'est aussi beau, que ce qui se passa dans un des instants du 4 Octobre 1582, vers le soir. Comme on lui apportait la communion dans sa cellule de mourante, cette vieille femme de près de soixante-dix ans, usée de travail et de souffrance, mais par l'amour jeune encore comme une fiancée, eut ce cri, l'un des plus touchants que le monde ait jamais entendus par tout ce qu'il contient de désir et de certitude palpitante : « *Seigneur, il est temps de nous voir !..* »

II.

« ... *Il est temps de nous voir !* » C'est que sainte Térése avait déjà entrevu la figure divine de son Maître, et pressenti les joies béatifiques de son commerce intime. Car on sait que sainte Térése est la mystique par excellence. Il nous faut donc porter maintenant nos regards vers ces hautes régions. Ce qu'on y découvre dépasse presque l'entendement, par son infinité. Les âmes parvenues à ces sommets déclarent d'ailleurs elles-mêmes intraduisible ce qu'elles éprouvent. Et ceux qui n'ont pas l'expérience de ces états ne les conçoivent qu'avec peine et imparfaitement. Néanmoins il existe une théologie mystique (1), et en prendre quelque idée c'est se rapprocher davantage de sainte Térése.

Car elle est la grande classique de la Mystique. Elle a non seulement traversé à peu près tous les états qui en font l'objet, mais ayant eu à un rare degré l'intelligence de ces états, elle les a décrits avec une étonnante précision dans ses ouvrages. En sorte que « ses écrits font autorité en cette matière plus encore que ceux de saint Alphonse en morale ou que ceux de saint Thomas en théologie. On la représente parfois, d'ailleurs, avec le bonnet de docteur à ses pieds (2). »

Ce n'est pas que sainte Térése ait créé la Mystique. Celle-ci existait avant elle. L'histoire et les œuvres de saint Paul contiennent déjà le récit d'expériences mystiques. (3) On la retrouve aussi dans la vie et les enseignements des premiers anachorètes ou cénobites. Denys l'Aéropagite distingua déjà très nettement l'union mystique de la connaissance de Dieu qui s'obtient par la dialectique. Après lui la tradition mystique se perpétue dans les monastères d'Orient et d'Occident. Au Moyen-Age

(1) Voir les traités de Ribet, Gœrres, Poulain, Saudreau.

(2) *Christus*, par J. Huby.

(3) *Actes des Apôtres*, ch. 9, 22, 26.

elle s'épanouit chez saint Bernard ; Hugues et Richard de saint Victor ; saint Bonaventure ; les moniales de Saxe : les saintes Gertrude et Metchilde ; chez sainte Angèle de Foligno et sainte Catherine de Sienne ; dans l'école de Brabant : chez Ruysbrœck l'Admirable dont Mæterlink a traduit les *Noces Spirituelles*, chez Jean Tauler et le bienheureux Henri Suso (1), etc. Les lecteurs de Huysmans, d'ailleurs, sont déjà familiarisés avec la plupart de ces noms, si d'autres études plus spéciales ne les leur ont pas fait connaître.

Sainte Tèreise n'a donc pas créé la Mystique. Mais elle l'a pour ainsi dire codifiée. Car personne avant elle n'avait distingué et décrit comme elle les divers états qui la constituent. Qu'est-ce donc que la Mystique ? C'est, dit Gerson, « une connaissance expérimentale de Dieu. » Nous savons en effet que l'âme peut s'élever par sa seule activité, avec les grâces ordinaires qui ne font jamais défaut, jusqu'à un certain degré de perfection par les voies de l'*Oraison ordinaire*. Les théologiens nomment les divers degrés de cette ascension : la Méditation, l'oraison affective, l'oraison de simplicité. (2) Tout le monde peut y prétendre, tout le monde peut y arriver. — Mais il est d'autres états qu'aucun effort humain, qu'aucune tension de notre volonté ne peuvent produire parce qu'ils sont un don, une faveur de Dieu à qui il lui plaît : ce sont ces états qui constituent l'oraison surnaturelle ou *Oraison mystique*. Ce sont eux qui forment l'objet de la Mystique.

Or, en quoi consiste cette oraison où Dieu seul peut introduire quand il lui plaît et qui il lui plaît ? Elle consiste « dans une connaissance de Dieu reçue passivement dans l'âme, connaissance quasi expérimentale, différente non seulement quant au degré, mais quant au genre, de celles que peut procurer l'exercice naturel de l'intellect, et accompagnée d'une adhésion amoureuse toute différente aussi de celle de l'oraison ordinaire. (3) » L'Union mystique est donc une contemplation passive et surnaturelle de Dieu qui habite l'âme réellement, et y manifeste sa présence d'une manière qu'on ne peut comprendre sans l'avoir éprouvée. Dieu y est ineffablement connu et possédé dans une amoureuse union. (4) Dans ces états l'âme ne fait que se prêter passivement à ce qui se passe en elle. Certains auteurs vont jusqu'à

(1) *Bulletin des C. E. P.* du 29 Juillet 1919 (Sophrone).

(2) Voir Dom V. Lehodey : *Les voies de l'oraison mentale* (1 vol. Lecoffre)

(3) *Christus*

(4) D. V. Lehodey (*Loco citato*).

prétendre, quoique ce ne soit pas l'opinion générale, que ces états sont de même espèce que la vision béatifique du ciel et n'en diffèrent que par l'intensité. En tout cas de telles faveurs sont, « dans l'ordre psychologique, ce qu'est le miracle dans l'ordre sensible : une dérogation à l'ordre commun (1). »

Cette explication indique suffisamment que les états mystiques ne dépendent pas de notre volonté. « De même, dit sainte Térése (2), que nous ne saurions ni faire venir le jour ni empêcher la nuit de prendre sa place, de même nous ne saurions ni nous procurer un si grand bien, ni le retenir un seul instant au delà du temps fixé par la volonté du Seigneur. »

Or les théologiens ont décrit quatre étapes successives (ou *Ages spirituels*, ou *Demeures*) à l'oraison mystique, suivant l'intensité avec laquelle Dieu se manifeste. Ce sont : la *Quiétude*, l'*Union pleine*, l'*Extase*, et le *Mariage Spirituel*. Nous sortirions de notre sujet en entrant dans les détails, et en expliquant les différences entre ces divers états. Ce qu'il nous importe seulement de savoir, c'est que les théologiens n'en décrivent aucun sans l'illustrer et l'appuyer de textes de sainte Térése, tant elle les a minutieusement décrits après les avoir éprouvés. Car elle les a tous éprouvés, et quelqu'un a même pu établir la marche des grâces mystiques chez notre Sainte : à 20 ans elle eut l'oraison de quiétude. Puis, nous avons vu dans la première partie de cette étude qu'à la suite de distractions mondaines elle abandonna, non pas la prière (qu'elle n'abandonna jamais), mais l'oraison. Elle perdit ainsi l'Union mystique pendant vingt ans, et n'y fut rappelée qu'à 40 ans. A 43 ans eut lieu sa première extase. A 57 ans, dix ans avant sa mort, Dieu l'éleva au Mariage spirituel (3).

Dieu entremêle parfois les divers degrés de l'oraison mystique de Révélations, de Visions, du don des Miracles. Mais ces grâces ont beaucoup moins d'importance que l'Union mystique au point de vue de la sanctification. « On se tromperait du tout au tout en réduisant la Mystique aux Visions corporelles ou imaginatives et aux Révélations de

(1) *Bulletin des C. E. P.* du 20 Juillet 1919.

(2) *Chemin XXXII.*

(3) P. Poulain : *les Grâces d'oraison.*

choses particulières (prophéties, visions à distance, connaissance des cœurs, etc.) Ces phénomènes ne sont qu'accessoires dans la vie mystique. Plus secondaires encore sont les effets produits sur le corps du contemplatif : lévitation, etc. (1) » Cependant beaucoup de chrétiens croient encore le contraire, et donnent à ces phénomènes la première place dans l'état mystique. Ce qui, d'ailleurs, amène les hagiographes à donner aux révélations et visions un rôle prépondérant dans la plupart des Vies de Saints, c'est que l'Union mystique est tellement simple et insaisissable qu'en dix lignes on a souvent exposé tout ce que le saint a pu en dire, tandis que les visions se prêtent à de larges narrations que, d'ailleurs, l'auteur comprend mieux, et qui plaisent davantage au lecteur (2). Mais ces phénomènes ne constituent pas la sainteté. C'est au contraire la sainteté des personnages qui donne leur prix à ces phénomènes. Il est à ce propos un beau passage de saint Grégoire le Grand (3). Distinguant deux espèces de miracles, les miracles proprement dits qui sont les miracles corporels, et les miracles spirituels qui ne sont autres que les vertus portées jusqu'à l'héroïsme, il dit : « Ces miracles corporels montrent quelquefois la sainteté, mais ils ne la font pas ; les miracles spirituels qui s'accomplissent dans le fond de l'âme ne montrent pas au dehors la vertu de la vie, mais ils la font. Les premiers sont accessibles même aux méchants ; jouir des seconds, les bons seuls le peuvent. N'allez donc pas vous attacher à ces signes qui nous sont communs avec les réprouvés ; mais aimez ces autres miracles de charité et de piété que je viens de vous dire. Ils sont d'autant plus sûrs qu'ils sont plus cachés, et Dieu en récompense d'autant plus qu'ils procurent moins de gloire auprès des hommes. » — Quant à sainte Térése, nous ne sommes pas tentés de nous appesantir sur ces faveurs accessoires, car elle n'entendit jamais de paroles auriculaires et n'eut jamais de visions extérieures (4).

* * *

On conçoit que tant de grâces, et que cet avant-goût du ciel que Dieu donne à ses amis dans l'Union mystique, procure aux Saints

(1) *Christus*.

(2) P. Poulain : *Les grâces d'oraison*.

(3) V. *Psychologie des saints*, par H. Joly.

(4) D'ailleurs sainte Térése a toujours craint ces sortes de dons.

une joie ineffable. Leurs délices « semblent parfois dépasser les joies de la conscience normale. » Sainte Térèse dit : « Il n'y a aucun rapport entre la joie que goûte l'âme unie à Dieu et les plaisirs de la terre... C'est comme si les contentements terrestres ne touchaient que la peau, tandis que les joies célestes pénètrent jusque dans la moëlle des os ; je ne saurais mieux dire (1). » L'âme éprouve, en particulier, une telle ferveur d'amour que le cœur peut en être physiquement blessé. « Non, Seigneur, s'écrie sainte Térèse, *ta Madeleine ne t'aimait pas davantage !* » C'est ici que se place le phénomène de la Transverbération du cœur de sainte Térèse. Des autopsies scientifiquement faites ne nous ont-elles pas montré des phénomènes analogues sur le cœur de saint Philippe de Néri, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Chantal, de saint François de Sales ? C'est qu'il y a des cœurs trop petits pour certains amours, comme il y a des vases trop fragiles pour celer tout ce qu'ils contiennent.

Mais une telle joie et de si grands dons ne vont pas aussi sans accabler l'humilité de ceux qui en sont l'objet. Écoutons comme à ce propos sainte Térèse raisonne avec Dieu, prend les intérêts de sa gloire et le supplie de ne pas compromettre ses faveurs en sa personne : « Souvent, dit-elle, j'ai laissé échapper ces paroles : Seigneur, prenez garde à ce que vous faites, ne perdez pas si tôt le souvenir de mes si grandes offenses. Je vous supplie d'en garder la mémoire pour modérer vos largesses (2). » On est parfois tenté de sourire quand les saints se traitent ainsi de pécheurs et de criminels. On ne comprend pas. Mais ces accusations qui nous dépassent ne s'éclairent-elles pas à la lumière des dons que Dieu leur fait dans l'Union mystique ? Si sainte Térèse qui, selon l'Eglise, n'a jamais péché mortellement, est cependant criminelle à ses propres yeux c'est « parce qu'elle emprunte, selon l'expression de Barbey d'Aureville, un peu de la lumière de Dieu pour voir l'infinie petitesse des plus grandes vertus. » C'est aussi que les Saints ont un idéal autrement sévère que celui de nos faciles complaisances. « On sourit quelquefois, dit le P. Sertillanges, de cette humilité, qui ne serait pas loin de paraître à certains ou puérite ou même vaguement pharisaïque ; car, comment tant gémir avec sincérité quand, mis au pied du mur, on n'avoue que des vétilles ? Mais au vrai, ce sont eux, les Saints, qui ont raison, quand ils se

(1) *Château*, V, ch. I.

(2) *Vie*, XVIII.

trouvent « des abominables », ainsi que dit Pascal, et la vérité de leurs outrances vertueuses, dont le seul tort — c'est-à-dire la grandeur — est de se placer au point de vue de l'absolu, c'est la leçon de nos jugements faciles (1). »

* * *

Mais si les joies des mystiques sont extraordinaires, leurs souffrances ne le sont pas moins (2). C'est même par elles qu'on devrait logiquement commencer l'exposé de la vie intérieure des contemplatifs, car c'est par elles qu'ils atteignent leur perfection. La souffrance d'ailleurs ne crée-t-elle pas de la sainteté ? Et quand elle atteint un certain niveau n'est-elle pas elle-même comme une espèce de sainteté si l'esprit sait lui donner un sens ? On l'a bien vu dans cette guerre, où certaines douleurs inouïes remplissaient l'atmosphère et les âmes d'un mysticisme sacré. Il y aurait même une mystique de la guerre à écrire, et certains l'ont d'ailleurs tenté (3). Or, ce n'est que par une voie douloureuse, étroite, sanglante, souvent tragique, que les mystiques atteignent Dieu. « La contemplation, dit un auteur (4), n'est pas la voie des âmes délicates et doucereuses ; c'est la voie des âmes vaillantes qui aiment le divin Crucifié et n'ont pas peur de porter sa croix. » Sainte Térèse dit que « les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les mystiques sont *intolérables* ; elles sont de telle nature, dit-elle, que si Dieu ne fortifiait leur âme par l'aliment des délices intérieures ils n'auraient pas la force de les supporter... Aussi faut-il que N. S. leur donne non l'eau qui rafraîchit mais le vin qui enivre, afin qu'en proie à une sainte ivresse ils ne sentent plus en quelque sorte leurs souffrances (5). »

Quelles sont donc les souffrances des mystiques ? Les théologiens, avec saint Jean de la Croix qui y a surtout insisté, les ont groupées sous le nom de *Nuits*. Et ils distinguent la « *Nuit du Sens* », ou purification passive des sens qui a pour but de soumettre le corps à l'esprit ; et la « *Nuit de l'Esprit* » ou purification passive de l'esprit, qui a pour

(1) A. Sertillanges : *La Vie avec les Saints* — (*Revue des Jeunes*, 10 juillet 1918).

(2) Vr. le traité de Ribet : *l'Ascétique chrétienne*.

(3) A. Valensin : *La Vie mystique dans les tranchées* (Lecoffre). — Rappelons aussi les carnets d'A. Guiart, les lettres d'H. du Roure, etc.

(4) D. V. Lehodey (*loc. cit.*).

(5) Chemin XIX. — Château 7^{me} demeure.

but de soumettre l'esprit à Dieu. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces Nuits ; on voit d'ailleurs que les souffrances des mystiques atteignent tout leur être : corps et âme. Le Christ jaloux les coupe du monde et d'eux-mêmes, pour Lui seul !

Souffrances du corps, qui vont parfois jusqu'à déconcerter la Science (1) !.. Tère'se les éprouva toute sa vie si amplement qu'un auteur l'appelle « le mal vivant, le tétanos qui dure ! (2) » Mais ces souffrances réjouissent l'âme de la Sainte parce qu'elle les associe dans l'amour à celles du Christ. C'est dans ce sens que sainte Tère'se a dit ces paroles fameuses : « Il me semble que souffrir est la seule raison de l'existence... et je dis quelquefois à Dieu du fond de mon âme : *Seigneur ! ou mourir ou souffrir !* (3) »

Souffrances de l'esprit bouleversé de tentations, torturé de doutes. Et surtout cette souffrance inouïe de ceux qui ont senti, qui ont vu Dieu, et qui vivent encore !... Selon la parole célèbre : « Qui a vu Dieu doit mourir », la séparation d'avec un tel être aimé qui les a ravies doit mettre dans l'âme des mystiques une angoisse intolérable. On connaît l'immortelle glose de sainte Tère'se : « *Je me meurs de ne point mourir* (4) !.. » Aucune peine physique n'est en effet comparable à cette privation de Dieu entrevu. Elle est quelque chose de presque analogue à la peine infernale du dam : « Rien n'est dur comme de vivre à qui aime vraiment Dieu », a dit saint Philippe de Néri.

Tel est, très brièvement et très imparfaitement exposé, un peu de la vie mystique de sainte Tère'se. Il faut avoir l'esprit de foi pour entendre ces choses qui nous dépassent de si loin. Et l'on comprend le sourire des incrédules, puisque de simples chrétiens perdent pied sur ces sommets. On comprend aussi que des médecins aient voulu ranger les mystiques, et sainte Tère'se en particulier, parmi les malades relevant de la psychiatrie. Nous verrons ce qu'on peut répondre à ces derniers. Aussi bien ne sera-ce pas nous acheminer déjà vers une réponse que de considérer auparavant sainte Tère'se au seul point de vue humain. Nous constaterons sans peine qu'elle garda sous son auréole mystique tous les caractères qui faisaient d'elle (avec quel charme !) une femme, — et qui plus est : une femme supérieure.

(1) Voir la *Vie de Sainte Lydwine* (Huysmans). — Et d'autres.

(2) Barbey d'Aurevilly (*Loc. cit.*)

(3) Et non pas : « ou souffrir ou mourir ! » comme on l'écrit souvent.

(4) *Cantiques.*

III.

C'est que beaucoup d'esprits considèrent encore que la sainteté déforme ou annihile l'individu. Ils ne savent pas que les saints gardent leur caractère et leurs dons naturels. Ils ne savent pas « qu'on trouve dans le saint ce qu'on ne trouve pas dans la sainteté : un homme. » Pour eux, être saint, c'est porter au maximum certaine bigoterie dont quelques femmes leur ont donné l'idée. C'est encore présenter des signes d'un abrutissement intellectuel spécial. Ou bien c'est cultiver sous le nom de vertu certaines manières d'être qui froissent les plus élémentaires délicatesses. C'est encore abdiquer tout ce qui est légitime dans les affections humaines et faire preuve d'un égoïsme féroce ou d'une dureté sauvage, sous les apparences d'une hypocrite résignation ou d'un détachement choquant. Ou bien encore c'est vivre dans les larmes amères d'un ascétisme morose. — Or tout cela est faux. Et sainte Térèse à elle seule se chargerait de faire tomber ces préjugés, ayant sur tous ces points donné la preuve du contraire.

Et d'abord elle est restée femme, exquieusement. Plus d'une parmi les citations précédentes le laisse entendre sans déguisement. Barrès, dans un de ses livres (1), ne laisse pas de le remarquer aussi : « Je ne sais rien de plus délicatement féminin, dit-il, et d'une volupté plus noble que cette phrase où elle se dévoile : *« C'est une grande grâce que Dieu m'a faite : partout où j'ai été on m'a toujours vue avec plaisir !.. »* Elle était même reconnaissante à Dieu de l'avoir créée femme ; « car elle estimait que les hommes recevaient moins souvent les faveurs du ravissement et de l'union, et elle disait, peut-être avec une pointe de malice légère, que les raisons qu'elle en apercevait, et celles que lui avait expliquées Pierre d'Alcantara, étaient toutes à l'avantage des femmes » (2).

Non seulement elle resta femme, mais encore elle garda sa noblesse héréditaire dans sa façon de servir Dieu. Elle manifesta toujours, en effet, son éloignement pour ce qu'elle a appelé « la voie de la crainte », et surtout de la « crainte servile ». Elle aimait à dire qu'il fallait servir Dieu « gratuitement, comme les grands seigneurs servent le roi ».

(1) *Du sang, de la volupté, de la mort* : page 240 (édition Crès).

(2) H. Joly : *Psychologie des Saints*.

D'ailleurs, la sainteté ne lui fit pas abandonner ses délicatesses de nature. Et, sans avoir les mêmes répugnances que saint Augustin « qui ne put jamais manger autrement qu'avec une cuiller d'argent, ou que saint Philippe de Néri qui ne pouvait se résigner ni à boire dans le verre d'un autre ni même à célébrer la messe avec un calice autre que le sien (1), » elle rangeait comme saint François de Sales la propreté parmi les petites vertus. Elle aussi eût dit volontiers comme ce même saint Philippe de Néri : « J'aime la pauvreté, non la malpropreté ! » Et elle exigea qu'on mit expressément dans les constitutions du Carmel l'obligation de la propreté.

Aussi bien, personne ne fut jamais moins bigot que sainte Térèse. Elle a dit elle-même : « *Je ne suis pas une faiseuse de signes de croix !..* »

Personne non plus n'apprécia autant qu'elle l'esprit, l'intelligence, le bon sens. C'est la chose que par dessus tout elle exigeait des novices avant de les accepter : « Que Dieu, dit-elle en propres termes, nous préserve des religieuses bêtes !.. » Et un jour qu'elle hésitait à ouvrir les portes de son monastère à une jeune personne, elle dit au prêtre qui l'amenait : « Voyez-vous, mon père, si elle n'a pas de jugement elle n'en aura jamais ; et au lieu de servir la communauté elle lui serait toujours à charge (2). » D'ailleurs Ribeira qui a connu sainte Térèse déclare qu'elle était « extraordinairement amie des personnes de bon entendement (3). » Elle admire franchement les talents naturels : « Seigneur, dit-elle à Dieu en lui parlant d'un religieux dont les qualités lui plaisent, le dominicain Garcia de Toledo, Seigneur ! *il est bien fait pour être de nos amis !..* »

Cette grande mystique goûtait fort, également, la joie et même l'humour de bon aloi. Mains passages de ses lettres en témoignent, et même qu'elle savait pousser jusqu'à la critique et jusqu'à la plus fine ironie. — Elle voulait que ses religieuses fussent gaies : « Que chacune nous fasse profiter aujourd'hui de son esprit, leur disait-elle un jour pendant une récréation, *personne n'en a trop !..* » D'ailleurs elle voyait dans la gaieté une des marques les plus caractéristiques de la vraie vocation religieuse, et elle y tenait d'une façon toute spéciale (4).

(1) Cité par H. Joly : *Psychologie des Saints*.

(2) D'après les Bollandistes.

(3) *Christus*.

(4) Benoît XIV en a fait une clause de canonisation.

« Pas de sainteté de mélancolie, » a-t-elle écrit (1). Et elle donnait elle-même l'exemple puisqu'on a conservé au monastère de Saint Joseph d'Avila la petite flûte et le tambourin dont elle aimait à jouer les jours de fête. C'est elle aussi qui a écrit cette phrase que lui dictait son expérience : « Il vaudrait mieux ne faire aucune fondation que d'y mener des religieuses mélancoliques. Des religieuses de cette sorte sont la ruine des monastères (2). » — Elle n'aimait donc pas que les petites postulantes ne rient pas assez, ou rient avec des lèvres trop « pincées. » « Je crois, dit la sainte, qu'on appelle cela des *minauderies* (3)... »

D'ailleurs si les saints ne recherchent pas pour eux-mêmes ces plaisirs légers qui font l'agrément de la vie, ils n'en sont pas ennemis pour les autres : Tel saint François D'Assise « qui fit presque un miracle pour offrir un bon diner à son médecin ». Nous voyons aussi Sainte Tèreise se relever parfois pour préserver du froid celles de ses sœurs dont la santé lui donnait des inquiétudes.

Aussi bien, de combien d'ignorance font preuve ceux qui croient que la sainteté détruit les liens et les affections les plus légitimes de ce monde ! Ils ignorent donc, entre beaucoup d'autres, la vie de sainte Chantal ! Ou encore celle de sainte Elisabeth de Hongrie, dans laquelle il est rapporté « qu'elle s'ingéniait avec son mari à trouver les moyens de le quitter le moins possible, car ils s'aimaient, dit un contemporain, au delà de ce qu'il est possible ne croire (4). » Les chroniques du temps « racontent même, dans leur latin naïf, qu'elle allait au lit conjugal avec son agrément et sa gaité, *ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam* (5). » — Sainte Tèreise non plus n'a pas méconnu la légitimité des affections terrestres. On peut même dire qu'elle y fut sensible à un rare degré. Sa douleur fut immense de quitter la maison paternelle pour entrer au monastère : « Lorsque je sortis de la maison de mon père, dit - elle, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie, et je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles (6). » — Aussi, la grande mystique

(1) Lettres I 215. — II 108-420.

(2) Un chapitre de son livre des *Fondations* est d'ailleurs un véritable traité médical de la mélancolie, extraordinaire pour son temps.

(3) *Manière de visiter*, p. 37.

(4) Voir également sa vie par Montalembert.

(5) Ces détails sont empruntés à la *Psychologie des Saints*, de H. Joly.

(6) *Vie*.

aima toujours aussi puissamment ses frères et sœurs restés dans le monde, et leur témoigna le même intérêt que si elle fût toujours demeurée près d'eux. Elle les établit, les marie, les conseille, les suit avec la prudence la plus sage et la tendresse la plus délicate.

Et que dire de son affection pour ses religieuses ! « C'était pour moi la peine des peines, avoue-t-elle simplement, lorsque parlant d'un endroit pour un autre je devais quitter mes filles et mes sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je le déclare, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Mon cœur se déchirait, surtout lorsque je pensais que je ne les reverrais plus, que j'étais témoin de leur douleur et de leurs larmes. Elles sont détachées de tout en ce monde ; mais Dieu ne leur a pas accordé de l'être de moi. Il l'a peut-être ainsi permis pour que ce me fût un plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles... » Est-il rien de plus féminin, de plus gracieux, et de plus touchant à la fois ?

Si le saint éprouve comme tout le monde les affections de la famille, il n'est pas insensible non plus au charme de l'amitié. Aussi parmi les filles de Sainte Térèse quelques-unes furent privilégiées dans son affection : Anne de Saint Barthélémy, sa compagne inséparable ; — Anne de Jésus, qui fut l'introductrice du Carmel en France ; — et cette Marie de Saint Joseph à qui elle écrivait un jour : « Je ne sais pas pourquoi je vous aime tant ! »

Et de même qu'on trouve « Sainte Paule à côté de Saint Jérôme, la comtesse Mathilde à côté de Saint Grégoire VII, Sainte Claire à côté de Saint François d'Assise ; » comme on trouvera plus tard « Sainte Chantal à côté de Saint François de Sales », de même on trouve près de Sainte Térèse le fils spirituel qui devint le grand ami : Saint Jean de la Croix.

Non, le saint n'abdique ni son esprit ni son cœur, et la sainteté ne les rétrécit pas : elle les élargit et les hausse !

IV.

Cependant une certaine école médicale n'a voulu trouver dans les mystiques et les saints que des malades. On sait que pour Renan, pour Charcot et l'école de la Salpêtrière, les extatiques ne sont que des névrosés, et les embrasements de l'amour divin se ramènent à l'hystérie. Le mot est vite prononcé et le jugement est sommaire. Cependant

sainte Tèreſe n'a pas échappé à l'accusation commune. Elle a été considérée comme une grande hystérique à manifestations hallucinatoires. Un médecin qui a écrit sur l'hystérie appelle sainte Tèreſe « la patronne de ses malades. » Un autre (1), qui écrivait peu de temps avant la guerre une petite brochure sur « *Les Amants de la douleur* », range sainte Tèreſe parmi les « *algomanes* », comme il les appelle, parmi les « *auto-destructeurs* », les maniaques de la souffrance. Et l'on n'est pas peu surpris de voir notre sainte coudeyer dans cette étude Musset et Verlaine... Il est évident qu'une psychologie d'aussi courte vue que celle de ce dernier auteur, une telle ignorance ou une telle incompréhension du fait religieux, ne mériteraient pas qu'on s'arrêtât un seul instant aux accusations formulées. Mais des esprits sérieux ont porté sur sainte Tèreſe le jugement d'hystérie.

Aussi bien, haussant le problème, et dépassant tel ou tel individu, des savants n'ont voulu trouver dans la sainteté « que le syndrome (ensemble de signes) d'une affection relevant de la médecine mentale. La sainteté entrerait ainsi dans la classe des phénomènes que la science a le droit de revendiquer. » — En poussant ce raisonnement, la canonisation de tel ou tel saint serait donc la canonisation d'une névrose. Et cela revient encore à dire que ce n'est pas la vertu qui fait le saint, mais la maladie, mais l'hystérie.

..

Qu'est-ce donc que l'hystérie ? Il est à ce propos fort curieux de voir avec quelle facilité et quelle assurance certains profanes parlent d'elle ou portent son diagnostic, quand les médecins les plus spécialisés en cette matière ne sont pas encore parvenus à s'entendre sur sa nature et sa définition (2).

Pour Charcot, en effet, elle était due à l'idée fixe. Pour Mœbius elle tient à la grande puissance d'évocation des représentations mentales. Pour Berheim elle est caractérisée par la suggestion. Babinsky, qui s'inspire de la théorie de Berheim en la modifiant, considère comme

(1) Le Dr Lemesle : *Les amants de la douleur*. (Maloine). — Il a publié aussi une étude sur « *La Transverbération de Sainte-Thérèse d'Avila* ».

(2) Voir dans la *Presse Médicale* du 25 juillet 1908 le compte-rendu des séances tenues à Paris par la Société de Neurologie : on n'a pu s'entendre sur la définition de l'hystérie.

hystérique tout phénomène qui « peut être reproduit exactement par suggestion et guéri par la persuasion (1). » Mais Pierre Janet (2) critique et rejette cette définition, et caractérise à son tour l'hystérie par le « rétrécissement du champ de la conscience. »

Comme on le voit, l'accord n'est pas fait sur la nature de l'hystérie. Tout ce que l'on en peut dire, c'est qu'il n'y a pas dans l'hystérie de lésion organique actuellement connue, et qu'elle est donc une maladie psychologique. — Mais au moins pouvons-nous décrire cette maladie. en établir la symptomatologie ? Difficilement encore, parce qu'elle revêt un grand nombre de formes, elle est protéiforme, elle imite ou rappelle une quantité d'autres maladies dont il est parfois difficile de la distinguer. Cependant il y a quelques traits, quelques signes permanents, qui subsistent dans l'intervalle des crises, et qui lui sont particuliers. Ils peuvent servir à établir son diagnostic : c'est ce qu'on nomme les *stigmates de l'hystérie* (3).

Les stigmates sont des signes physiques non apparents, qui demandent par conséquent à être recherchés sur l'individu soupçonné. Comment dès lors pourra-t-on le faire si le sujet incriminé, sainte Térèse en l'occurrence, est mort depuis plusieurs siècles ? Il est totalement impossible aux accusateurs de sainte Térèse de prouver qu'elle présentait de l'insensibilité cornéenne, de l'anesthésie pharyngée, du rétrécissement du champ visuel, de la polyopie mononucléaire ou de la dyschromatopsie, non plus que des zones hystérogènes ou des anesthésies cutanées segmentaires. Tous ces signes, qui sont des stigmates, et donc des signes que certains exigent encore pour porter le diagnostic d'hystérie, personne ne peut dire qu'elle les présentait. Nous ne pourrions le savoir que si elle nous en avait fait elle-même la confidence dans cette autobiographie où elle est cependant si précise et si perspicace. Mais elle n'en dit rien à aucun endroit. Nulle part non plus elle ne parle de ces signes autrefois classiques : la boule hystérique, les convulsions, les attitudes cloniques. Ce n'est pourtant pas qu'elle en ignore l'existence, car elle a parfois vu chez les autres ces signes pathologiques, et elle en fait mention, — mais c'est pour déclarer aussitôt qu'elle n'a jamais rien éprouvé de semblable.

(1) Babinsky : *Hystérie et pithiathisme*. (Masson).

(2) P. Janet : *Les Névroses*. (Flammarion).

(3) Et d'ailleurs, même à ces stigmates, Babinsky n'attache pas de valeur diagnostique (Vr. *Hystérie et pithiathisme*).

Que si, toutefois, comme plusieurs l'ont fait, on se base pour la convaincre d'hystérie sur une crise qu'elle détaille tout du long dans son autobiographie, nous verrons encore que cet épisode pathologique n'entraîne pas la conviction. Cette maladie dont elle fut atteinte à 21 ans se présenta à son stade aigu sous la forme d'une crise qui dura quatre jours. Exacte et profonde observatrice comme elle l'est toujours de ce qu'elle éprouve, la sainte nous donne de son mal une description minutieuse. A la vérité, on pourrait au premier abord trouver dans son récit toutes les marques d'une attaque d'hystéro-épilepsie. Mais d'abord cette crise fut isolée, fut absolument unique dans sa vie ; l'état pathologique dont elle est l'expression fut transitoire, il n'eut rien de permanent. Elle vécut ensuite plus de cinquante ans sans jamais rien présenter d'analogue. Et dans une étude clinique rétrospective, c'est au moins une imprudence, pour ne pas dire plus, de faire le diagnostic d'hystérie sur un seul signe, très vague d'ailleurs, et qui ne s'est présenté qu'une seule fois il y a très longtemps.

D'ailleurs, des auteurs sérieux, qui ont étudié de près cette crise, ont conclu qu'elle n'était vraisemblablement pas de nature hystérique. Quelle était donc cette affection ? Un rapport du Dr Goux, dans une association de médecins parisiens, adopte cette conclusion « que la maladie dont sainte Tèreise fut atteinte à 21 ans fut une expression morbide de l'impaludisme, et qu'elle souffrait d'un état de nervosisme grave dont la cause peut être attribuée avec vraisemblance à une cachexie d'origine palustre. » Cet auteur semble avoir solidement établi dans son étude, autant qu'il était possible de le faire à distance, que toutes les maladies de la sainte relèvent d'une fièvre intermittente dont elle souffrit toute sa vie et qui provenait d'une intoxication paludéenne, fréquente dans son pays (1). — D'un autre côté le Dr Imbert, qui a très spécialement et depuis longtemps étudié la question de l'hystérie et de la sainteté, et dont on connaît la compétence et l'autorité en cette matière, a également prouvé que l'accusation d'hystérie portée contre sainte Tèreise est contredite par la médecine (2). — A ces témoignages je pourrais encore en ajouter un autre, mais ce ne serait

(1) *Annales de philosophie chrétienne, Juin 1896.*

(2) Voir encore l'article de M. de Montmorand, dans *La Revue philosophique* de Mars 1906.

que pour faire nombre car il est d'une autorité infiniment moindre : c'est celui du docteur Cabanès qui, dans ses *Indiscrétions de l'histoire*, étudie, d'une façon cependant plus serrée et moins fuyante qu'à son ordinaire, le cas de sainte Térése. Parlant spécialement de la crise qu'elle présenta à 21 ans, il semble également convaincu qu'elle n'est pas de nature hystérique. D'ailleurs nous tenons d'elle, dit-il, « qu'elle souffrit de fièvres qui ressemblent fort à la fièvre intermittente, du type double-quarte, avec accès pernicieux tels que le *paludisme* en provoque. Coïncidence notable, ajoute Cabanès : Térése habitait un pays à fièvres paludéennes. »

* * *

Si nous ne lui trouvons pas les stigmates physiques, si la crise unique qu'elle a présentée à 21 ans n'est probablement qu'un effet du paludisme, n'allons-nous pas au moins trouver chez sainte Térése cette chose capitale de l'hystérie (capitale surtout quand il s'agit d'un diagnostic rétrospectif) : la mentalité hystérique, ce stigmatisme psychologique presque péremptoire ? Il est de premier ordre et de toute importance, puisque la maladie est elle-même surtout une maladie psychologique. Or, voilà qui suffira pour réduire l'accusation : la mentalité de sainte Térése est exactement l'opposé de la mentalité hystérique !

En effet qu'est-ce qui constitue le fonds primordial de l'hystérie ? Etant, comme je l'ai rappelé, une maladie psychologique, une maladie sans lésion organique (1), elle est caractérisée par des troubles psychiques beaucoup plus que par des troubles physiques : ces derniers ne sont que le résultat des troubles psychiques, ils leur sont secondaires. Peu d'idées à la fois dans le champ de la conscience ; — une grande fragilité de coordination de ces idées ; — un affaiblissement très marqué de la réaction volontaire ; — une puissance exagérée d'objectivation à la suite d'auto ou d'hétéro-suggestion : tel est essentiellement l'état psychique de l'hystérique (2). En somme, misère psychologique, défaut de synthèse raisonnée, faiblesse de la volonté : c'est « le triomphe de l'automatisme psychique sur la volonté raisonnable (3). » De cet état résulte le caractère spécial de l'hystérique.

(1) Au moins actuellement connue.

(2) Dr Lavrand : *Hystérie et Sainteté*.

(3) Dr Lavrand : *Hystérie et Sainteté*.

Ces malades sont généralement capricieux, incohérents, mobiles. Ils sont tourmentés par un ennui vague et profond qu'ils ne peuvent surmonter. Ils présentent un état fondamental de paresse intellectuelle et surtout de rêverie : « Ces malades ne font attention à rien, dit Pierre Janet, et ne soutiennent que pendant très peu de temps un travail mental (1). » Au point de vue des sentiments : indifférence absolue. Quant à la volonté : aboulie presque totale.

Or nous ne retrouvons rien de tout cela dans la psychologie de sainte Térése. M. Pierre Janet qui avait d'abord adopté la thèse de l'hystérie fut averti que la sainte ne présentait aucun des caractères que, dans un de ses livres, il avait assignés à cette maladie. Il étudia de nouveau la question et se rétracta dans une conférence publique (2).

D'ailleurs est-il besoin d'entrer dans les détails, de reprendre et de peser un à un chacun de ces symptômes, pour montrer combien sainte Térése diffère de l'hystérique ? Voyons plutôt l'ensemble : il s'impose avec une telle grandeur et une telle évidence qu'il serait presque puéril de descendre aux détails. Quand on contemple sainte-Térése dans ses agissements, dans son activité, quand on étudie ses fondations si difficiles, poursuivies avec ténacité et persévérance, le développement et la durée de ce qu'elle a édifié, on ne saurait admettre l'hystérie chez elle comme inspiratrice de sa vie volontaire, héroïque. Non, il n'y a pas chez elle de rétrécissement du champ de la conscience, il n'y a pas désorganisation des facultés supérieures, il n'y a pas aboulie. Sa mentalité est l'opposé de la mentalité hystérique (3). En particulier le névropathe ne sait pas ou sait mal souffrir. Or sainte Térése aurait pu dire cette belle parole de Marguerite Marie : « Qui donc nous empêchera de devenir saintes puisque nous avons des cœurs pour aimer *et des corps pour souffrir* ? Mais hélas ! peut-on souffrir quand on aime !! (4) »

Enfin, pour achever notre conviction, pour la conduire jusqu'à l'évidence, cherchons où Térése puisait sa force, son esprit d'initiative, son énergie indomptable. Elle trouvait tout cela dans les états,

(1) Pierre Janet : *Les Névroses*.

(2) Bulletin de l'Institut psychologique international, Paris, 28, rue Serpente, Juillet 1901.

(3) W. James : *L'expérience religieuse*. Voir en particulier le chapitre I : *névrose et religion* ; et le chapitre X : *Mysticisme*.

(4) R. P. Hamon : *Revue pratique d'Apologétique* du 15 décembre 1906, page 351.

précisément, que certains considèrent, avec un illogisme qui devient ici flagrant, comme pathologiques (1). Elle puisait sa force dans ses extases, dans son mysticisme ! Et n'est-il pas illogique en effet de considérer les extases de sainte Tèreise comme des extases hystériques quand on sait que presque toujours, après leurs crises, les hystériques ne sont plus que de pauvres êtres déprimés, sans énergie, anéantis, pareils à des loques. Or voici comment sainte Tèreise décrit les suites de ses extases : « l'âme après cette faveur se sent un tel courage que... c'est alors que germent en elles les promesses et les résolutions héroïques. Le corps, souvent infirme et travaillé de grandes douleurs avant l'extase, en sort plein de santé, admirablement disposé pour l'action. Dieu se plaît ainsi à faire éclater la grandeur du don qu'il fait (2). » Et l'expression de « mâle courage » à la suite de ses états revient à chaque instant sous sa plume à travers tous ses écrits.

En vérité quelle hystérique à rebours ! Quelle singulière et déconcertante hystérique que sainte Tèreise ! C'est ici, plus peut-être que partout ailleurs, que l'on voudrait demander à un certain « matérialisme médical (3) » de nous faire enfin grâce de ses jugements en des matières qui ne sont plus de son ressort. La sainteté ne saurait avoir de place dans aucun cadre nosologique. Et Huysmans, malgré l'outrance de ses expressions, avait pourtant raison quand il parlait de « ces caciques de la psychiâtrie et de ces barbaques entendus qui, ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence les phénomènes de la vie divine qu'ils ignorent (4). » C'est que certains nous font tout-de-même un peu sourire quand ils croient sérieusement « avoir dit le dernier mot sur saint Paul en qualifiant sa vision sur la route de Damas de décharge épileptiforme », ou sur saint François D'Assise en le traitant avec mépris de dégénéré, ou sur sainte Tèreise en la qualifiant d'hystérique (5).

D'ailleurs si, lorsqu'il s'agissait de sainteté, Charcot, et ses élèves Gilles de la Tourette, Richer, et autres, prononçaient aussitôt les mots

(1) Sur l'extase et l'hystérie, consulter l'ouvrage du P. de Bonniot : « *Le Miracle et les sciences médicales* » Tome II.

(2) Vie, chap. XIX. — Vr. aussi le chap. XXVIII.

(3) Voir la splendeur de ce « matérialisme médical » dans presque toutes les études (?) du Dr Binet-Sanglé.

(4) Huysmans : *Les Foules de Lourdes*.

(5) W. James : *L'expérience religieuse*.

de folie mystique, d'hystérie, ce jugement a fini par paraître vraiment trop sommaire et n'a plus satisfait la nouvelle Ecole psychologique. Des hommes de la valeur de G. Dumas (1), de Pierre Janet (2), et d'autres (3), ont « confronté l'état mental des saints avec celui des hystériques et ont fait voir, au rebours de l'école de Charcot, que les différences constatées ne permettent pas l'assimilation (4). » — Et plus qu'à des diagnostics de parti pris, ou à des impressions sans fondement, nous attachons aux conclusions de ces savants une importance qui fortifie nos convictions (5).

* * *

Au terme de cette étude je suis embarrassé pour conclure sur cette sainte qui est « à la fois la plus humaine et la plus divine. » La plupart des auteurs qui ont parlé de sainte Tèrese la comparent aux plus grands noms. Ils évoquent les plus sublimes métaphysiciens : Socrate, Platon, Aristote. Ils évoquent Descartes, Pascal, Malebranche, et même Liebnitz qui écrivait en 1696 : « Vous avez bien raison d'apprécier les écrits de sainte Tèrese.... » — Nous savons d'ailleurs qu'au seul point de vue humain ses écrits sont l'orgueil de la littérature espagnole, et que son autobiographie en est un des plus beaux livres.

Pour nous, plus modestement, disons en manière de conclusion que, pour achever de connaître cette sainte (ou plutôt pour commencer à la connaître vraiment), il n'est encore que de se pencher aux grilles d'un Carmel, puisque la race de sainte Tèrese n'est pas éteinte....

Constant LE CHARPENTIER.

(1) *Comment aiment les mystiques.*

(2) P. Janet : *Une extatique.*

(3) Léon Gambert : *La catalepsie chez les mystiques.*

(4) Fonsegrive : *De Taine à Péguy* (Bloud).

(5) Voir Sertillanges : *Revue des Jeunes* du 10 Juillet 1918, page 15.



1385

9

3

13

